

celui que vous me faites... Je vous le pardonne du fond du cœur... Je prierai Dieu et la sainte Vierge pour vous... Si vous avez une fille, une femme, une mère, pensez à ce qu'elles souffriraient à ma place ! Rappelez-vous que nous devons tous mourir, et qu'au dernier jour vous demanderez la miséricorde de Dieu !... Laissez-moi m'en aller !... Le bon Dieu me fera trouver mon chemin.

— Nous ne pouvons pas... N'ayez pas peur... nous ne voulons pas vous faire de mal.

Lucia, voyant que ses paroles étaient inutiles, tourna ses pensées vers *Celui* qui n'a qu'à vouloir pour toucher les cœurs les plus endurcis... Elle prit son rosaire et le récitait avec plus de foi et de ferveur qu'elle ne l'avait jamais fait... Elle s'interrompait de temps en temps pour supplier les bandits, mais sans succès... Elle reprenait son rosaire et se serrait dans le fond du carrosse et elle priait avec ardeur.

Pendant qu'elle ressentait ces angoisses, elle était attendue par l'Innommé avec une agitation peu ordinaire chez lui. Cet homme qui avait de sang-froid disposé si souvent de la vie de ses semblables... qui savourait la vengeance avec bonheur... cet homme éprouvait une sorte de répugnance, de frayeur même, à s'emparer d'une pauvre et obscure villageoise !... Depuis plus d'une heure, il regardait à une fenêtre... Enfin, voilà le carrosse ; il gravit lentement la montagne... l'Innommé sent son cœur battre plus vite...

— Y sera-t-elle ? se dit-il ; que d'ennuis cette créature me donne ! Délivrons-nous-en !

Il se dispose à envoyer ordonner au Nibbio de tourner bride et d'aller conduire cette personne à don Rodrigo... mais un non impérieux retentit dans son âme et fait évanouir son dessein... Ne pouvant supporter cette attente inactive, il fait appeler une vieille femme à son service depuis de longues années. Cette femme, née au château, y avait passé sa vie. Ce qu'elle voyait et entendait journellement avait imprimé dans son cœur et dans son esprit une grande et terrible idée du pouvoir de son maître. Elle avait épousé l'un des gens de la maison, qui avait été tué dans une

expédition dirigée par l'Innommé. Celui-ci avait tiré une vengeance cruelle de la mort de son serviteur, et désormais le respect de la veuve pour son maître s'accrut d'une reconnaissance à toute épreuve. Elle ne mettait jamais les pieds hors du château ; elle raccommodait les hardes des bravi, préparait leurs repas, soignait les blessés, ne recueillant pour remerciements que des railleries et des injures.

— Tu vois là-bas ce carrosse ? dit le seigneur.

— Je le vois, seigneur.

— Fais disposer de suite une chaise à porteurs, et que l'on se porte à la *Malanotte*... subitement... subitement... mais qu'on se hâte... avant que ce carrosse qui s'avance du pas de la mort... Dans ce carrosse, il y a... il doit y avoir une jeune fille... Tu diras au Nibbio qu'il la mette dans la chaise et qu'il vienne me trouver de suite... Tu resteras dans la chaise avec cette... jeune fille... Quand elle sera ici, tu la conduiras dans ta chambre... Si elle te demande à qui est ce château... garde-toi de...

— Oh ! dit la vieille.

— Mais, continua l'Innommé, rassure-la.

— Que lui dirai-je ?

— Ce qu'il faut pour la rassurer...

Ne sais-tu pas à ton âge comment on rassure les gens ? n'as-tu jamais eu le cœur en peine ?... n'as-tu jamais eu peur ?... Dis-lui les mots qui font plaisir dans ces moments-là... trouve-les, de par le diable ! Va !

Lorsqu'elle fut éloignée, le seigneur resta à sa fenêtre regarda le carrosse... puis il leva les yeux vers le soleil qui commençait à disparaître, il vit les nuages devenus en un instant couleur de feu... il ferma sa fenêtre et se mit à marcher de long en large dans sa chambre à pas précipités.

CHAPITRE XIX

La vieille s'étant empressée d'obéir à l'Innommé arriva à la *Malanotte* en même temps que le carrosse ; elle transmettait au Nibbio les ordres du maître.

Lucia, au moment où le carrosse s'arrêta, sentit de nouveau tout son sang se bouleverser ; elle re-

garda autour d'elle avec des yeux égarés ; la vieille lui dit :

— Venez, jeune fille... venez avec moi, pauvre petite... venez !... j'ai l'ordre de vous bien traiter et de vous rassurer...

Au son d'une voix féminine, la malheureuse eut un moment d'espérance, qui s'évanouit dès qu'elle eut envisagé la vieille femme.

— Qui êtes-vous ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Venez... venez, pauvre petite ! répétait la vieille.

Le Nibbio, jugeant par le ton de cette femme des intentions de son maître, tâchait d'encourager la malheureuse prisonnière à obéir. Mais, quoique la vue de ce lieu sauvage ne lui permit guère d'espérer du secours Lucia voulut se remettre à crier... Le Nibbio s'approcha le mouchoir à la main pour lui clore la bouche ; elle trembla et se tut. On l'enleva du carrosse et elle fut mise dans la chaise, près de la vieille. Le Nibbio dit aux deux bravi de marcher derrière, et il se mit à gravir le sentier d'un pas rapide, pour arriver le premier près du seigneur.

— Qui êtes-vous ? demandait Lucia tout alarmée à la vieille. Où me conduisez-vous ?

— Chez un seigneur qui vous veut du bien... Bonne fortune pour vous... bonne fortune !... N'ayez pas peur... il m'a commandé de vous rassurer... Vous lui direz, n'est-ce pas, que j'ai tout fait pour vous rassurer ?

— Qui est-il ? Que veut-il de moi ? Je ne lui appartiens pas !... Dites-moi où je suis.. laissez-moi aller... dites à ces gens qu'ils me déposent dans quelque église... Ah ! vous qui êtes femme... au nom de la sainte Vierge Marie !...

Ce saint nom plein de douceur, que la misérable vieille avait sans doute invoqué dans son jeune âge, mais qu'elle avait oublié depuis si longtemps, fit sur son esprit une impression vague, comme serait le souvenir de la lumière chez un vieillard devenu aveugle dès son enfance.

Cependant l'Innommé, debout à la porte de son château, regardait venir doucement la chaise, comme il avait regardé le carrosse, et en avant le Nibbio qui marchait à grands pas.